

ARCHIVES – Asnières à Censier
Numéro 4 / mai 2014 – Rubrique « Accueil »
Verdun : vers une mémoire franco-allemande?

À partir du voyage d'étude à Verdun organisé par les étudiants de la promotion Laurent Réguer les 7 et 8 mars 2014, avec le soutien du DAAD, du CEREG et du département d'allemand de la Sorbonne Nouvelle.



La rédaction du n°4: Juliette Gramaglia (*jug*), Valeria Tislenko (*lit*), Marion Guibourgeau (*mgb*), Jeanne-Hélène Baillod (*jhb*), Hana Bata (*tan*), Cindy Navarre (*cin*), Cheïma Khiari (*ckh*), Souhila Aourtilane (*sol*), Lucie Lamy (*lul*), Laure Etienne (*lau*), Maline Luze (*lin*), Dihia Taleb (*dia*) et Nicolas Millot (*nim*) - cachée : Isabelle Wurth (*elw*)

Absents de la photo : Rémi Daviau (*rda*), Sakina Salhi (*ska*), Marie Chiotti (*mch*), Ilhem Trabelsi (*hem*)



DAAD

Deutscher Akademischer Austausch Dienst
Office allemand d'échanges universitaires



Au sein du maelström de nationalités qui se sont battues pendant la Première Guerre mondiale, la bataille de Verdun se détache par son caractère spécifiquement franco-allemand. Son ampleur a occasionné une production littéraire et historiographique importante des deux côtés du Rhin et dans le cadre de l'année de commémoration du début de la Première Guerre mondiale, Verdun apparaît ainsi comme un point de départ idéal pour réfléchir à la différence des mémoires françaises et allemandes.

« Le voyage a été un moment très fort émotionnellement et marquant, j'en garde un souvenir très vif. Et ce d'autant plus que nous avons relevé le défi de travailler en groupe et qu'on s'en est très bien sorti ! C'était une expérience vraiment formatrice et enrichissante. » *Juliette*

« Il me semble que lorsqu'on s'intéresse à la mémoire d'un événement, il est incontournable de se rendre dans les lieux physiques où il eut lieu. À notre retour, nous nous sommes tous accordés pour dire que ce voyage nous a permis de nous rapprocher, de nous souder un peu plus les uns aux autres. Nous avons vécu une expérience commune, relativement forte en comparaison des cours que nous suivons ensemble à l'université. Quelqu'en fut l'issue, l'expérience fut la même pour

chaque participant. C'est cette expérience commune qui, comme celle qui rapproche les soldats au-delà des tranchées, forge une mémoire commune.» *Rémi*

« À Verdun, mes cours d'histoire du collège ont pris tout leur sens. La mémoire cent ans après reste et restera un débat. Dans une bonne ambiance, j'ai appris. » *Cheïma*

« L'organisation du voyage et le travail sur la revue m'ont permis de m'intéresser à une question vers laquelle je ne m'étais jamais tournée. Pour la première fois j'ai participé à un projet avec une optique professionnelle. J'ai appris beaucoup de choses en organisant puis en participant au voyage, qui m'a par ailleurs vraiment fait réfléchir. » *Cindy*

« Ce double projet d'une certaine ampleur a nécessité un investissement sur le long terme. On devient responsable de tâches qui sortent du cadre scolaire, on doit être encore plus à l'écoute des autres pour réfléchir ensemble et faire un vrai travail de groupe. Ce que je retiens surtout c'est l'importance de promouvoir, de vendre l'idée, j'ai vraiment stressé à ce moment-là. Mais à la fin, quelle satisfaction de voir le projet abouti ! Le voyage m'a permis de mettre des images sur des faits historiques et de concrétiser ce que j'avais appris. Je pense que ces voyages devraient faire partie du programme d'histoire parce qu'il est difficile sinon de se rendre compte de l'ampleur de cette guerre. » *Nicolas*

lau

Photo : © DHIP (Deutsches Historisches Institut Paris)

Je suis...



Je suis arrivée à Paris le bac en poche pour apprendre le français. On est en 1972, la ville et ses cafés me plaisent bien plus que ma petite ville allemande, je décide donc d'y rester pour faire mes études. Je commence par un DEUG de germanistique avant de pouvoir faire les études de linguistique dont je rêvais. La matière me passionne et, grâce à Denise François qui a fait naître mon intérêt pour la syntaxe, je prépare une thèse sous la direction de Paul Valentin sur les phrases inachevées de l'allemand spontané, puis je m'intéresse aux énoncés sans verbe, toujours en allemand, bien sûr.

Parallèlement, je commence à enseigner, d'abord au centre universitaire du Grand Palais puis à

Nice et Nanterre avant d'arriver au hasard d'un remplacement à Asnières en 1998 où je succède à Jean Marie Zemb et Jean Janitza comme professeure de linguistique. Je m'investis par la suite à différents niveaux : création du cursus allemand/histoire en partenariat avec Paris 7, direction du département et, en 2005, je suis favorable au déménagement vers Censier. De 2008 à 2011, je dirige le service de la formation continue avant de revenir à la recherche et de prendre la direction du Master recherche en 2012. Qui suis-je ?

Propos recueillis par lau & lin

ARCHIVES – Asnières à Censier

Interview

Numéro 4 / Janvier 2014

Une mémoire internationale ?

Le grand spécialiste de la Première Guerre mondiale Gerd Krumeich nous a accompagné lors de notre voyage d'étude pour évoquer la mémoire de la bataille de Verdun. Afin de poursuivre le débat entamé lors de la conférence au Centre Mondial de la Paix, nous nous sommes entretenues avec lui, notamment au sujet de son cheval de bataille actuel : l'apposition, à l'entrée de l'ossuaire de Douaumont, d'une plaque commémorative en l'honneur des soldats allemands morts au combat.

Comment en êtes-vous arrivé à travailler sur la Première Guerre mondiale ? Et sur la mémoire en particulier ?

La querelle Fritz Fischer

Dans les années 1960, l'historien allemand Fritz Fischer a avancé l'hypothèse selon laquelle l'impérialisme allemand était une des causes majeures du déclenchement de la Grande Guerre. Sa théorie a déclenché un débat historiographique sur la responsabilité allemande: la fameuse controverse Fischer.

Quant à la question de la mémoire, j'y suis arrivé plus tard, quand nous avons commencé à élaborer le projet de l'Historial de Péronne, à partir de 1986 environ. En travaillant au sein d'une équipe de chercheurs internationale, avec Jean-Jacques Becker, Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker et Jay Winter (ce fut notre équipe de départ), j'ai beaucoup senti les différences nationales dans le souvenir de la Grande Guerre. Et j'y ai

appris, « boche de service », à prendre une sorte de « regard allemand » et à l'introduire dans la discussion. Ce fut chouette !

Pensez-vous que le relatif manque d'intérêt des Allemands pour cette guerre puisse s'expliquer par l'absence de champ de bataille, et donc de lieu de mémoire, sur leur territoire ? Est-ce que la mémoire doit être ancrée dans un lieu pour subsister ?

C'est bien cela, la guerre n'a pas eu lieu chez nous. Mais comme il y a eu beaucoup de morts aussi, environ deux millions, on aurait quand même pu développer une forme de souvenir collectif, une mémoire vivante. Mais cela n'a pas eu lieu. Pourquoi ?

C'est que les raisons de la défaite étaient par trop disputées. Les droites reprochant aux gauches d'avoir causé la défaite par une sorte de trahison, par un « coup de poignard dans le dos ». D'autre part, les gauches se vantaient d'avoir arrêté par, leurs révolutions, cette guerre épouvantable due aux appétits impérialistes des anciennes monarchies. Une entente voire une trêve autour des monuments aux morts n'était pas possible du tout avec de telles dissensions.

Le « coup de poignard dans le dos »

Après la Première Guerre mondiale, la légende du « coup de poignard dans le dos » se répandit en Allemagne. Selon le mythe créé par les militaires et mis en avant par les nazis, l'armée allemande serait restée invaincue sur le champ de bataille et aurait été forcée de capituler et donc « trahie » par les politiciens de l'arrière et par les milieux de gauche.

Dans un entretien pour le magazine **Geo Histoire** (n°12, nov. 2013) sur la question de la mémoire de la Première Guerre mondiale en Allemagne, Gerd Krumeich a réaffirmé l'importance de la mémoire pour la **construction européenne** avant de conclure sur la nécessité de donner **une place à la commémoration allemande** à Verdun. Il est urgent pour lui de signaler par une plaque la présence d'ossements et leur nombre au sein de l'ossuaire de **Douaumont**. Cette possibilité est pourtant rejetée par de nombreuses personnes qui restent attachées au **caractère "français"** de ce lieu. Près de cent ans après la fin des combats, la question fait encore débat et le **sentiment patriotique antigermanique** est encore bien présent dans certains esprits comme le montrent les réactions très vives qu'a suscitées cette proposition du Pr. Krumeich.

Quel avenir voyez-vous pour Verdun en tant que lieu de mémoire ? Pensez-vous que ce lieu peut garder son importance au sein d'une mémoire culturelle alors même que la disparition des témoins nous éloigne de plus en plus d'une mémoire collective vécue?

La disparition des témoins n'est pas le plus grand problème pour arriver à ce qu'il faudrait absolument faire. Verdun, le lieu emblématique du carnage franco-allemand et de la Première Guerre mondiale dans son ensemble, pourrait être promu aung de Grand Lieu du souvenir européen. On a sans doute fait quelques pas dans cette direction. 1984, Kohl et Mitterrand la main dans la main ; 2009, le drapeau allemand flottant avec le drapeau européen sur le Fort de Douaumont. Mais tant que l'Ossuaire est une nécropole uniquement française, on peut considérer qu'il y a une sorte d'oubli et de négligence. De fait, dans cet Ossuaire reposent aux moins autant de soldats allemands que de soldats français, mais personne ne parle jamais d'eux. Le Président de l'Ossuaire m'a dit il y a un mois : « la plaque que vous souhaitez faire apposer à l'entrée de l'Ossuaire, disant qu'ici reposent au moins 60 000 Allemands, vous ne l'aurez jamais. » Et il y a une semaine, le grand Alfred Grosser m'a dit, dans une discussion à Cologne, qu'il est fermement contre un tel projet... pfff

Verdun aujourd'hui et la commémoration, pensez-vous que cela puisse encore avoir un impact sur les générations futures ?

Oui, et il le faut ! Nulle part ailleurs il n'est aussi facile d'apprendre sur le terrain, de sentir ce que fut la Grande Guerre. Les jeunes que j'y ai amenés ont toujours été extrêmement impressionnés par les « dunes » du terrain comme parcouru de soubresauts, par les forts, par les énormes cimetières.

Rien de plus facile que de garder cette mémoire éveillée, vivante. Mais : veillons-y ! Il ne faut pas se laisser aller !

Ne faudrait-il pas repenser la mémoire au-delà de tout patriotisme ? Car la mémoire de la guerre fonctionne souvent par exclusion (voir le cas de l'ossuaire). Une mémoire européenne/internationale de la Première Guerre mondiale vous semble-t-elle possible ? Et si oui, comment ? Sous quelle forme ?

Elle est bien possible cette mémoire européenne, mais il faut respecter les différences nationales dans le souvenir. Se rendre compte que pour les uns la Grande Guerre est toujours ancrée et vivante dans le souvenir collectif bien qu'elle soit presque éteinte dans la mémoire des autres. Il faut absolument qu'il y ait une sorte de respect et de connaissance de l'histoire des autres. Les Allemands doivent savoir que pour les Français, pour les Belges et pour beaucoup d'autres nations, la Première Guerre mondiale est un legs inamovible, une part importante de leur souvenir collectif et individuel. En revanche, si les Français admettaient que le soldat allemand de la Grande Guerre n'a pas été la brute parfaite et sanguinaire qu'on a souvent dépeinte et qu'il a (aussi) simplement voulu veiller à la défense de sa patrie, eh bien, ce serait déjà un pas important vers une mémoire équitable de la Première Guerre mondiale.

Qu'est-ce que l'absence de reconnaissance de la présence de restes allemands à l'ossuaire de Douaumont signifie pour vous ? Est-ce pour vous un reste de patriotisme, un relent d'antagonisme ?

Un terrible relent de patriotisme non-éclairé ! Faut travailler et lutter pour en avoir raison ! Merci de votre aide et place aux jeunes !

Propos recueillis par Laure Etienne et Maline Luze

ARCHIVES – Asnières à Censier

Interview

Numéro 4 / Janvier 2014

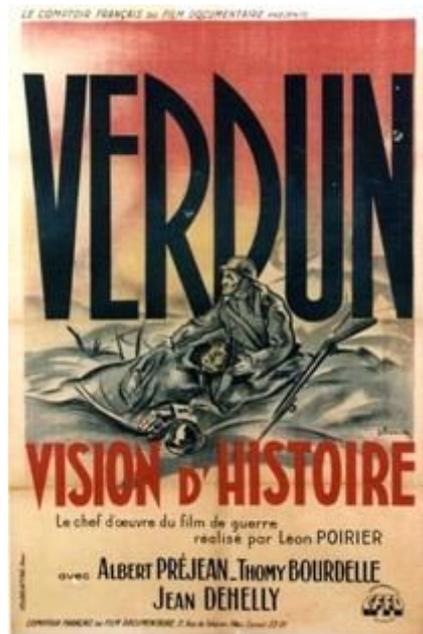
La Grande Guerre sous le feu des projecteurs

Laurent Véray, professeur à l'Université Sorbonne Nouvelle, est historien du cinéma et spécialiste de la Première Guerre mondiale. La Grande Guerre mondiale a été étudiée sous de multiples formes : thèses, mémoires, conférences, arts plastiques... Laurent Véray explique comment les différentes étapes de la mémoire franco-allemande prennent forme au cinéma.

Pourquoi la Première Guerre mondiale? J'ai d'abord fait un cursus d'histoire et, étant assez cinéphile, je souhaitais travailler sur le cinéma dans le cadre de mon mémoire. Comme je faisais mes études à Clermont-Ferrand, j'avais pour professeur Stéphane Audoin-Rouzeau. A cette époque, il commençait déjà à se faire un nom en tant que spécialiste de la Première Guerre mondiale. Il m'a donc un peu incité à travailler sur le cinéma de cette période. Cela m'a vite plu : c'était un bon moyen pour moi de combiner cinéma et histoire. J'ai commencé par travailler sur les actualités et les documentaires et non directement sur la fiction, puis, j'ai élargi mes recherches au domaine étranger.

Les films ont-ils un impact sur la mémoire collective? Oui, mais il faut distinguer les films contemporains de l'événement lui-même, ceux qui déforment la réalité de la guerre et qui sont très ancrés dans les sociétés de l'époque, marquées par le nationalisme et la guerre, et la production postérieure à la guerre, qui est plutôt mémorielle. Les représentations cinématographiques de la guerre varient dans le temps et dans l'espace, car la mémoire de la Grande Guerre est changeante : celle de la France diffère de celle de l'Allemagne, tout comme celle des années 1920 diffère de celle des années 1950. C'est pourquoi on ne peut pas vraiment parler d'une unique mémoire cinématographique de la Première Guerre mondiale. Les films véhiculent une mémoire qui diffère d'un pays à un autre, les mentalités et les contextes n'étant pas les mêmes. De plus, notre rapport au passé a changé: il n'y a donc pas *une* mémoire cinématographique de la Grande Guerre, tout comme il n'y a pas *une* mémoire de la Grande Guerre en général.

Connaissez-vous des films sur la Grande Guerre dans lesquels le public de différentes nationalités a pu se retrouver? Oui, il s'agit essentiellement de films pacifistes. Le film français *Verdun, vision d'histoire* (1928) en est un bon exemple puisqu'il propose une image neutre de l'Allemand, il ne s'agit plus de l'ennemi héréditaire. Ce film va avoir un écho favorable en France car il arrive à l'époque où des dialogues se sont ouverts entre la France et l'Allemagne. Il a également été bien accueilli en Allemagne malgré quelques réticences, puisque la bataille de Verdun, qui est devenue une bataille mythique pour les Français, le symbole de la résistance et de la victoire, reste du côté allemand une défaite.



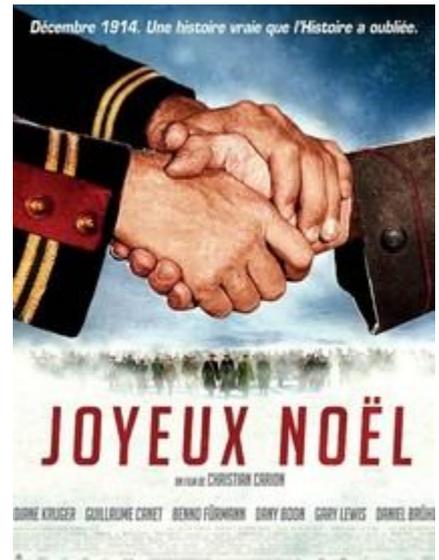
Le film va pourtant bouleverser cette image de la bataille en donnant une représentation commune des souffrances des combattants. Il reste toutefois une exception dans l'ensemble de la production cinématographique sur la Grande Guerre.

N'y a-t-il pas d'autres films traitant d'une mémoire qui parvient à transcender les nationalismes ? Si, on peut citer le film de Renoir, *La Grande Illusion* (1937), qui va susciter l'engouement en France en dépassant les clivages politiques. Ce film peut être considéré comme internationaliste, puisqu'il met l'accent sur la lutte des classes au sein de chaque nation et non sur le conflit entre les nations. Le film met en scène deux officiers français, l'un issu d'un milieu modeste et l'autre d'une famille aristocratique, qui se retrouvent dans le même camp de prisonniers où de nombreux soldats étrangers issus de différents milieux sociaux sont emprisonnés. Les liens d'amitié se tissent plus en fonction du statut social des soldats qu'en fonction de leur nationalité. Le récit d'une amitié entre un soldat allemand et un soldat français prouve que la solidarité entre belligérants dépassait les idées politiques. Ceci dit, ce film sera bien évidemment censuré sous le nazisme.



Et dans la production plus récente? Le seul film qui me vienne à l'esprit est celui de Christian Carion, *Joyeux Noël* (2005), l'un des rares, dans la production récente, qui ait bien marché en Allemagne. Son succès est dû au choix d'un thème réaliste: la fraternisation des ennemis en temps de guerre. Au moment de la sortie du film, la

construction européenne stagnait, il y avait peu d'initiatives en faveur du rapprochement franco-allemand. Le film quant à lui remettait au goût du jour l'identité européenne et l'idée d'un renforcement de la politique européenne afin d'éviter de nouvelles guerres. C'est à travers ce genre de thématique qu'on constate que la mémoire commune de la Première Guerre mondiale est beaucoup plus importante que celle de la Seconde, du fait de la distanciation par rapport au nazisme, à la Shoah et à sa dimension idéologique. La responsabilité de la Première Guerre, contrairement à celle de la Seconde, est complètement partagée. Et l'on se demande encore comment ils en sont arrivés à cette destruction collective. Cette incompréhension, ce drame, cette souffrance fait partie de la mémoire partagée de la Première Guerre mondiale.



Propos recueillis par Hana Bata et Nicolas Millot

Vous retrouverez les références des films cités par Laurent Véray ainsi que d'autres dans la bibliographie ([Ereignis](#)).

ARCHIVES – Asnières à Censier

Interview

Numéro 4 / Janvier 2014

Kamel Mouellef, co-auteur de la BD "Turcos, le jasmin et la boue" sur la mémoire des tirailleurs algériens

TURCOS LE JASMIN ET LA BOUE est une œuvre de fiction basée sur l'histoire vraie de Alouache Ahmed Saïd Ben-Hadj, l'arrière-grand-père de Kamel Mouellef, incorporé au 11^e régiment des Tirailleurs Algériens et ayant participé à tous les combats dans les rangs de l'armée française durant la guerre 1914-1918. **TURCOS** est une œuvre rendant hommage aux combattants de cette Guerre et qui rappelle ce pan de l'histoire des deux pays.



Source : bedecole.com

Qu'est-ce qui vous a donné l'envie d'écrire Turcos ?

J'ai rêvé de mon arrière-grand-père en mars 1983. Celui-ci me demandait de chercher sa tombe et de lui adresser une prière, afin qu'il quitte définitivement ce monde.

Dans quel but avez-vous écrit cette BD, et à quel public s'adresse-t-elle ?

J'ai décidé d'écrire cette BD tout simplement pour rendre hommage à nos ancêtres morts loin de leur pays et de leurs familles et rappeler par ailleurs à la France son engagement. La BD s'adresse à tous les publics.

Comment avez-vous réussi à retrouver les traces de votre arrière-grand-père ?

Après plusieurs années de recherche, j'ai réussi à le retrouver sur le site du gouvernement français "mémoire des hommes".

(<http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/article.php?laref=1>)

Cette BD vous a valu "le trophée de la citoyenneté", pouvez-vous nous en dire davantage ?

Chaque année, le journal lyonnais *Le Progrès* remercie certaines personnes pour leurs œuvres en leur attribuant différents trophées. J'ai eu la chance d'obtenir le prix de la citoyenneté.



Crédits : © PHOTO PQR/LE PROGRES

Vous êtes président de l'association "Déni de mémoire", pourquoi croyez-vous qu'on parle si peu de la mémoire des indigènes de la guerre 1914-1918 ?

C'est justement pour cela que j'ai nommé l'association ainsi. Je trouve qu'on n'en parle pas assez : voyez-vous, dans aucun manuel scolaire on ne rappelle l'engagement des Algériens dans cette guerre. Ils n'ont pas bénéficié du décret Crémieux en 1870, et pourtant on les a obligés à faire leur service national en instituant le décret de 1912 : ils étaient appelés sous les drapeaux français, sans être reconnus comme Français !

On célèbre cette année le centenaire de la guerre. Croyez-vous qu'une commémoration commune entre l'Algérie et la France soit possible ?

Je parle de reconnaissance du côté français, je lutte pour qu'on n'oublie pas que l'Algérie a donné du sien dans les rangs de l'armée française, mais je déplore également le fait que le gouvernement algérien ne tienne pas autant à cette question de mémoire de son côté. Par exemple, lorsque j'ai demandé des financements au ministère de la culture pour faire connaître ma bande dessinée aux scolaires, je n'ai pas eu de retours. J'aimerais que le gouvernement algérien exige cette reconnaissance de la France.

Avez-vous d'autres projets de ce type ?

Oui je prépare une deuxième BD pour rappeler qu'en 1940, après la défaite de la France, beaucoup de Maghrébins et d'Africains ont pris le chemin de la Résistance, d'autres ont été faits prisonniers et ont réussi à s'évader pour rejoindre les maquis de la France. Je n'ai pas encore le titre, mais le sous-titre sera Jean Moulin.

Propos recueillis par Dihia Taleb

KHADRA, Yasmina (préface) ; MOUELLEF, Kamel ; PAYEN, Batist (dessinateur) ; TAREK (scénariste). *Turcos, le jasmin et la boue*. Tartamudo, 2011

ARCHIVES – Asnières à Censier

Ancien

Numéro 4 / Janvier 2014

Anne-Julie Martin, journaliste et reporter freelance : "Le journalisme est un métier touche-à-tout, avoir une spécialité n'est pas négligeable".

Ton parcours depuis le master de journalisme franco-allemand à Paris 3 ?

Après avoir fait quelques stages, notamment à l'AFP de Berlin, j'ai passé 2 ans à la rédaction francophone de la Deutsche Welle à Bonn, destinée à diffuser les actualités de l'Allemagne et du monde dans l'Afrique francophone. Puis j'ai été correspondante de la DW, fixeuse freelance (ndlr : intermédiaire préparant les émissions, peut être amené à aller sur le terrain) pour une boîte de production, pigiste chez Europe 1 et plus récemment, présentatrice et programmatrice chez RFI (notamment pour l'émission Bonjour Mr le Maire, diffusé cet été).

Parle nous un peu de ton documentaire "Femmes Polygames" :

J'avais besoin de quitter un peu le monde de l'information instantanée, de me tourner vers un travail qui requiert de nouvelles compétences et de la créativité : J'ai donc tourné avec une amie un documentaire intitulé , Femmes polygames' sur la polyandrie dont les 3 volets ont été diffusés en mars sur France Culture. Ça a été un travail de longue haleine, et il nous a fallu plus de 3 mois pour préparer le voyage en Chine, au Népal et en Inde, à trouver des financements, faire des recherches.. J'ai même pris des cours de photos.Mais le travail valait la peine, puisque nous avons reçu le prix Web&Doc au Festival du Grand Reportage d'Actualité !

Que t'a apporté le master dans ton parcours ? :

J'avais d'abord fait une licence en lettre à Paris 3, puis 2 ans à l'institut France-Presse. J'avais choisi le master de journalisme franco-allemande pour le côté pro. J'y ai gagné en connaissances au niveau des systèmes médiatiques des deux pays et expertises dans des domaines plus techniques (ateliers radio et télé..), un approfondissement de la langue allemande.. et surtout une spécialisation. Le journalisme est un métier touche-à-tout, avoir une spécialité n'est pas négligeable. Et puis, en partie grâce aux contacts que j'avais noué lors du master franco-allemand et pendant le séminaire de jeunes journalistes organisé par le DF auquel j'avais

participé à Ludwigsbourg, j'ai pu créer de nombreux liens dans le milieu, et notamment obtenir mon stage à l'agence France-Presse berlinoise !

Une anecdote ? :

Me faire enguirlander par la prof de télé à cause de mon retard : J'avais souvent tendance à être en retard, mais cette fois la, quelqu'un avait volé mon U de vélo ! Je me suis pris un savon monumental.. et pour une fois, ce n'étais même pas de ma faute !

Merci Anne-Julie !

ajt

ARCHIVES – Asnières à Censier

Ancien

Numéro 4 / Janvier 2014

Portraits des diplômés



Florian Spatz, étudiant en Master à l'Institut des Sciences Politiques de Paris :
« La licence franco-allemande à Paris 3 est une bonne préparation pour Sciences Po. »

J'ai fait la Licence 3 franco-allemande (LFA) à Paris 3 en 2011/2012. Je voulais faire une année Erasmus en France et j'ai découvert que le DAAD proposait ce programme d'excellence. La formation me semblait très intéressante, avec le tutorat de Monsieur Ritte par exemple. A l'époque, j'étudiais les sciences politiques et le français et j'ai pu continuer les deux à Paris, puisque la LFA permet d'étudier les relations francoallemandes au niveau littéraire, culturel, mais aussi politique. Ce qui m'a vraiment plu, c'était de passer d'une chose très générale, les sciences politiques, à quelque chose de plus concret, le franco-allemand. En sortant de mon année ici, j'avais vraiment l'impression d'avoir appris quelque chose.

A Paris 3, j'ai surtout apprécié l'ambiance entre les étudiants. Je connaissais déjà les étudiants du DAAD, on avait fait un petit weekend de préparation, mais les étudiants français étaient également très ouverts. J'ai aimé le cours pratique avec Mme Lauterwein, on avait organisé un voyage à Péronne. J'ai gardé le contact avec M. Ritte, qui a écrit ma lettre de recommandation pour Sciences Po, avec M. Stark et avec Mme Lauterwein. Le monde franco-allemand n'est pas très grand, donc c'est important de rester en contact, parce qu'on peut toujours se recroiser.

Après mon année parisienne, je suis retourné en Allemagne pour une année de licence. La licence franco-allemande est vraiment une bonne préparation pour

Sciences Po. Maintenant, j'y fais mon Master, l'année prochaine je retournerai à Berlin pour obtenir mon double diplôme. J'ai toujours eu envie de travailler au ministère des affaires étrangères, mais ce n'est pas très facile d'y entrer. La licence franco-allemande m'a permis de faire mon stage à l'ambassade d'Allemagne à Paris et Sciences Po a une bonne préparation pour les concours. Mais je pourrais aussi travailler dans le secteur privé : selon moi, il faut rester flexible, ne pas se fixer un seul objectif.

Asnières ? On ne peut pas oublier Asnières. Ce que j'en garde comme souvenir, c'est que c'était très vert, qu'il y avait beaucoup de place, de grandes salles, une grande bibliothèque bien silencieuse. On sortait de Paris et on entrait dans ce petit monde calme et tranquille qu'était Asnières. (avril 2014)

cin

ARCHIVES – Asnières à Censier
Ancien
Numéro 4 / Janvier 2014



Stéphanie Philippidès, assistante de direction : « J'ai trouvé que les profs de Paris 3 étaient proches des étudiants qui voulaient réussir: ils nous ont donné confiance en notre capacité à décrocher des diplômes ! »

J'ai commencé par un DUT GEA (Gestion des Entreprises et des Administrations) à Paris 1. Grâce à mon très bon niveau en langues, j'ai validé mes acquis et on m'a fait passer en licence LEA anglais/allemand à Paris 3. Puis j'ai fait mon Master 1 de traduction. J'ai ensuite été assistante de direction pendant quatre ans dans un bureau d'étude toulousain. Comme je n'utilisais pas les langues, j'ai décidé de rechercher un autre poste. Malheureusement, depuis mon Master 2 à Paris 7, je n'ai que très peu utilisé l'allemand. Les places de traducteurs sont rares à Toulouse. J'avais envisagé de devenir traductrice indépendante mais le marché de la traduction est saturé et les conditions pour pratiquer ce métier se sont considérablement dégradées.

A Paris 3, j'aimais particulièrement la traduction journalistique et les cours d'histoire. Les profs rendaient leurs cours extrêmement vivants... La méthode du prof de droit public était tout sauf conventionnelle: notre dernier cours a eu lieu dans un bar par exemple. Il tenait à ce que nous allions plus loin que les informations publiées dans les journaux. Il nous avait dit au début de l'année que nous le remercierons en fin d'année de nous avoir ouvert les yeux. Et j'avoue qu'il avait raison. Ma formation à Paris 3 date déjà d'il y a 10 ans mais j'en garde un bon souvenir, des professeurs ou des étudiants de ma promo. J'ai surtout trouvé que les profs étaient proches des élèves qui voulaient réussir, et ça, c'est plus qu'important pour avoir confiance en sa capacité à décrocher des diplômes! (février 2014)

dia

ARCHIVES – Asnières à Censier
Ancien
Numéro 4 / Janvier 2014



Anne-Laure Daux-Combaudon, maître de conférences et responsable du parcours Allemand LEA à Paris 3 : « Un poste d'enseignant-chercheur c'est très épanouissant. »

Pourquoi avoir choisi Paris 3 pour vos études ? En fait, la raison principale était très pratique : j'étais inscrite en classe préparatoire au lycée Claude Monet, qui a un accord avec le département d'études germaniques de la Sorbonne Nouvelle. J'ai donc fait trois ans de classe préparatoire, en étant inscrite en cumulatif à Paris 3, et j'ai passé les épreuves de Licence (L3) en examen final. J'ai obtenu une licence en Etudes germaniques et une en Lettres modernes. Pour ma maîtrise (M1) en allemand, je suis partie à Berlin avec le programme PEA du DAAD. J'ai ensuite fait mon M2, qui s'appelait à l'époque le DEA, à Asnières, avant de faire une thèse en linguistique allemande sous la direction d'Irmtraud Behr. Ma thèse en linguistique textuelle, se basait sur un corpus constitué d'autobiographies de jeunes Allemands de l'Est après 1989. Je m'intéresse aux liens entre grammaire, types de textes et genre de discours.

Sur le plan professionnel, ma thèse m'a permis d'obtenir en 2011 un poste de maître de conférences au département des Langues étrangères appliquées à Paris 3. Un poste d'enseignant-chercheur, c'est très épanouissant. Sur le plan personnel, la langue allemande occupe une place très importante dans l'histoire de ma famille. C'était essentiel pour moi de développer cet aspect là de mon identité. Par ailleurs Paris 3, "Asnières" à l'époque, était incarné pour moi par Gerald Stieg et par Gunhild Samson, qui ont marqué mon parcours. A Mme Samson je dois d'avoir découvert non seulement la linguistique textuelle mais aussi, lors de mon premier séjour universitaire à Berlin à la Humboldt Universität, l'Allemagne de l'Est. (mai 2014)

ARCHIVES – Asnières à Censier

Ancien

Numéro 4 / Janvier 2014

Eva Gallwitz, enseignante de français et d'allemand en lycée près de Heidelberg : « Grâce à ma licence franco-allemande, je parviens à montrer à mes élèves quelles sont les différences culturelles entre Français et Allemands. »

J'ai étudié la Germanistik et la Romanistik à Bonn pendant deux ans (Grundstudium). Les étudiants qui se destinent aux Staatsexamen (diplôme d'état allemands) peuvent faire un séjour à l'étranger. J'ai fait ma troisième année à Asnières et j'ai pu valider ma licence franco-allemande 2003/2004. À Asnières, j'ai fait de la traduction, de la littérature comparée, de la littérature, de la civilisation et de l'histoire contemporaine: c'était un beau mélange qui nous a permis d'approfondir nos connaissances. Ma licence franco-allemande m'a permis de raccourcir mes études en Allemagne : après Paris, je suis retournée à Fribourg où j'ai directement passé le Staatsexamen (allemand et français) que j'ai réussi. J'enseigne désormais le français et l'allemand dans un lycée près de Heidelberg.

Je garde un très bon souvenir d'Asnières. Nous avons d'excellents rapports avec les enseignants, ils étaient disponibles, nous pouvions toujours nous rendre dans leurs bureaux. Le responsable du parcours, Jürgen Ritte, est un homme gentil et chaleureux, très proche de ses élèves. Je me souviens notamment d'un superbe voyage organisé par Jürgen Ritte. Nous nous sommes rendus en Bourgogne, où nous avons visité les châteaux, Dijon, Beaune. Nous avons dormi dans un couvent. Nous avons goûté du bon vin, nous avons passé de très bons moments dans la joie et la bonne humeur.

Cette année passée à Paris 3 m'a permis d'approfondir mes connaissances en français et grâce à elle, je parviens à montrer à mes élèves les différences culturelles entre les Français et les Allemands. Mon amour pour la France est resté intact, je motive d'ailleurs mes élèves à s'y rendre pour faire leurs propres expériences. J'ai tissé des liens en France : je reste toujours en contact avec des Français et des Allemands rencontrés à Asnières. (janvier 2014)

nim

ARCHIVES – Asnières à Censier

Ancien

Numéro 4 / Janvier 2014



Claire Lochet, interprète de conférence et traductrice indépendante à Berlin :
"Le fin mot de l'histoire c'est l'ouverture! Un des grands bonus des études franco-allemandes à la Sorbonne Nouvelle Paris 3 c'est la variété et le croisement des méthodes de travail."

Je suis arrivée à Asnières en 2003, après deux ans de classe préparatoire littéraire, pour suivre une troisième année de licence en études franco-allemandes. J'y ai trouvé une ambiance et une manière de travailler totalement différentes de ce que j'avais connu en khâgne, portées sur l'échange et la participation. La cohésion du groupe-classe, la mixité entre étudiants français et allemands et les travaux et séminaires réalisés dans les deux langues m'ont beaucoup apporté. L'allemand était véritablement intégré dans une optique interculturelle. C'était pour moi une immersion à domicile. Après la licence, j'ai travaillé comme assistante dans une Gesamtschule à Berlin.

Forte de ces deux expériences je me suis tournée vers l'apprentissage de mon métier actuel : interprète de conférence. Le point de départ fut une formation pour interprète intervenant dans les programmes d'échanges franco-allemands organisée par le Bureau International de Liaison et de Documentation (BILD / GÜZ) à Nuremberg sous l'égide de l'Office franco-allemand pour la Jeunesse (OFAJ). J'ai intégré en 2005 l'Institut Libre Marie Haps à Bruxelles. J'y ai dans un premier temps effectué un master de traduction, qui m'a notamment permis de travailler plusieurs mois à la Commission européenne (direction générale de la Traduction) et de réaliser pour mon mémoire le sous-titrage du film *Napola – Elite für den Führer*. J'ai ensuite obtenu le diplôme d'interprète de conférence allemand - anglais - français.

La vie à Berlin m'avait beaucoup plu, j'y suis donc retournée à la fin de mes études à Bruxelles et m'y suis établie comme interprète indépendante. Grâce à mon parcours et à la mobilité qui caractérise mon métier, j'exerce désormais dans une optique franco-allemande mais également européenne. Cette ouverture, l'apprentissage et le perfectionnement constant, la diversité des milieux que je suis amenée à fréquenter et des thématiques abordées lors de mes interventions sont autant de raisons pour lesquelles ce travail me plaît énormément. (avril 2014)

Lau

ARCHIVES – Asnières à Censier

Ancien

Numéro 4 / Janvier 2014



Isabelle Köhl, professeure stagiaire d'allemand : "Comme j'ai des amis en Allemagne qui sont également enseignants, je peux me rendre compte que cela se passe de manière très différente dans les deux pays."

Après mon bac en Allemagne, je me suis inscrite en Licence LLCE Allemand à Asnières, puis j'ai terminé ma licence à Cergy Pontoise. Ensuite je suis revenue à la Sorbonne Nouvelle pour faire un Master 1 Etudes germaniques, avant de suivre la formation de journalisme, à cheval entre Asnières et Censier. J'ai également effectué des stages, en France à *L'Express* dans la rédaction web et en Allemagne à la radio SWR. Cette année m'a beaucoup plu, mais comme il est dur de trouver un poste dans le journalisme, et puisque j'étais déjà tiraillée entre activité professionnelle et recherche avant mon master de journalisme, je me suis dit que j'allais faire un Master 2 Recherche en plus. Du coup, j'ai pu continuer à travailler sur le sujet de mon mémoire de Master 1 qui m'avait beaucoup intéressée. De mes années de Master je garde de très bons souvenirs.

À Asnières nous étions un peu coupés du reste de l'université et j'ai trouvé cela dommage parce qu'on avait moins de contacts avec les autres étudiants. C'était un petit monde à part, mais c'était aussi sympathique que tout le monde se connaisse. Il y a des amis que j'ai gardés depuis la première année de fac. Le fait d'être peu nombreux et toujours ensemble a permis de créer des liens. Avec les professeurs aussi on pouvait avoir des liens assez proches, notamment avec Mme Saint-Sauveur qui est partie à la retraite l'année dernière et qui était toujours très soucieuse de notre bien-être.

Après le Master 2 de Recherche, j'ai suivi des cours de préparation au CAPES à Censier et une fois le concours réussi, je me suis dit que j'allais tenter l'Agrégation. Malheureusement, il m'a manqué un point pour l'avoir, mais depuis septembre 2013, je donne des cours d'allemand à Paris au collège et au lycée. Comme j'ai des amis en Allemagne qui sont également enseignants, je peux me rendre compte que cela

ne se passe pas du tout de la même manière entre les deux pays. Ici, on n'a malheureusement pas de cours de pédagogie. Avec les autres stagiaires allemandes, nous avons un peu de mal avec le système français qui est vraiment très différent et nous sommes nombreuses à nous demander si nous n'allons pas nous réorienter après cette année de stage. Je suis déjà sûre que je ne vais pas suivre cette carrière toute ma vie. Si c'est possible j'aimerais trouver quelque chose dans le journalisme ou travailler dans une entreprise franco-allemande. (décembre 2013)

Lin

ARCHIVES – Asnières à Censier

Ereignis

Numéro 4 / Janvier 2014

Verdun: vers une mémoire franco-allemande ?



Pourquoi Verdun? De février à décembre 1916, les troupes françaises et allemandes se sont affrontées devant Verdun, au cours de l'une des batailles les plus meurtrières de la Grande Guerre. Elle est restée dans les mémoires la bataille-type de cette guerre; elle présente tous les aspects considérés aujourd'hui comme caractéristiques de 14-18: la guerre de position, la supériorité de la défense sur l'attaque, les tranchées, les champs de bataille ravagés par les obus et l'effroi causé par l'importance inédite de l'artillerie. Aujourd'hui encore le site attire 400 000 touristes par an, prouvant ainsi qu'elle est encore présente dans les mémoires. Toutefois, l'on remarque que parmi ces touristes les Allemands sont loin d'être majoritaires, derrière les Anglais ou les Néerlandais. Pourquoi alors envisager une mémoire franco-allemande de Verdun ?

Verdun à la croisée des nations française et allemande. Si la question de la mémoire franco-allemande se pose, c'est d'abord parce que la bataille de Verdun a été la seule bataille de la Grande Guerre à opposer exclusivement les troupes françaises et allemandes. Mais aussi parce que Verdun n'est pas un site anodin dans l'histoire des rapports franco-allemands : sans remonter jusqu'au traité de Verdun de 843 qui donne naissance sous forme embryonnaire au Reich et à la France, on peut

noter qu'en 1870 Verdun est un point de résistance important des Français face aux Prussiens qui leur laisse un souvenir pénible, et que l'annexion de l'Alsace-Moselle qui rapproche Verdun de la frontière allemande en fait un point stratégique de défense, comme le montre le programme de forts autour de Verdun du général Séré de Rivières. À cela s'ajoute la victoire des troupes nazies sur Verdun en 1940, qui sera vécue comme une revanche de la défaite de 1916. Même si elle se cristallise autour de la bataille de 1916, la mémoire de l'histoire franco-allemande du site déborde donc celle-ci et confère ainsi plus de légitimité à un questionnement franco-allemand sur Verdun.



Histoires distinctes, mémoires discordantes. Toutefois on peut mettre en doute la possibilité et la pertinence d'une mémoire commune, dans la mesure où les deux mémoires divergent par essence. Tout d'abord, la bataille prend d'emblée un sens radicalement différent pour les deux nations : les troupes françaises défendent leur propre sol, ont une raison concrète de combattre et sont aussi de ce point de vue profondément liées à l'arrière qui compte sur elles, alors que les troupes allemandes, qui n'ont pas tellement d'espoir de vaincre ont la sensation d'être sacrifiées et abandonnées par le haut commandement et la nation (qui justifiaient cette aberration stratégique par l'idée qu'il fallait saigner à blanc les troupes françaises). De plus, de par le système de renouvellement constant des troupes organisé par le général Pétain, la quasi-totalité de l'armée française a connu Verdun, ce qui n'est absolument pas le cas des troupes allemandes. Du côté français, il s'agit ensuite – ce qui est décisif pour la mémoire – d'une victoire, tandis que du côté allemand c'est une défaite.

Si les mémoires de la bataille dans l'entre-deux-guerres vont être marquées dans les deux pays, comme celles de toute la Grande Guerre, par l'horreur de la guerre et la

volonté d'éviter à tout prix qu'elle adienne à nouveau, la mémoire française sera donc inévitablement plus pacifiste, alors que l'amertume de la défaite continuera de marquer la mémoire allemande de Verdun. Ce dernier aspect de la mémoire qui sera d'ailleurs fortement instrumentalisé par les nazis qui insisteront aussi sur l'abandon des soldats de Verdun par l'Empire en 1916. Enfin du côté allemand, encore plus que du côté français, l'hypermnésie de la Seconde Guerre Mondiale a fortement éclipsé la mémoire de la Première, et donc de Verdun.



Un symbole fort pour les anciens combattants des deux pays. Verdun reste pourtant LA bataille franco-allemande de la Grande Guerre, avec un affrontement exclusif et immensément meurtrier des deux armées. De plus, dans les deux pays, elle a été un traumatisme pour l'arrière (pendant le déroulement de la bataille déjà, les opinions publiques des deux camps étaient très fortement investies dans Verdun) et, surtout, pour les soldats : c'est le lieu où la guerre a été le plus vécu comme un enfer. Verdun est l'emblème de ce que les anciens combattants français comme allemands veulent éviter à tout prix de voir se renouveler : la bataille totale, où l'investissement des individus, de leurs corps et de leurs volontés est indispensable, en même temps que le poids de l'artillerie et l'universalisation du bombardement submergent les soldats, les laissant la plupart du temps aveuglés par la poussière et assourdis par le bruit, réduits à se terrer dans des trous creusés par des obus, dans l'espoir que la probabilité qu'un obus retombe exactement au même endroit soit mince.



Un enjeu décisif de l'amitié franco-allemande. C'est donc bien dans le souvenir de la bataille de Verdun que se cristallise l'horreur de la guerre, initiant ainsi des pacifismes qui ne prennent pas les mêmes formes mais qui sont la base de la réflexion pour une résolution franco-allemande du problème dont le site de Verdun est le symptôme. Les anciens combattants allemands et français se réunissent d'ailleurs en 1936 à Verdun : même si les intentions du gouvernement nazi n'étaient pas les mêmes que celles des anciens combattants pacifistes, on voit bien qu'il y a les bases d'un mouvement d'union contre la guerre. Le rapprochement franco-allemand à Verdun ne reprendra qu'en 1984 avec la poignée de main émouvante de Kohl et de Mitterrand, mais cette rencontre est bien le signe de la symbolique forte de Verdun dans la question des relations franco-allemandes, notamment à cause de l'histoire du site.

Si les mémoires de Verdun en France et en Allemagne diffèrent donc sur beaucoup de points, il est permis d'imaginer la possibilité non pas d'une conciliation de ces deux mémoires, mais de l'existence ou de **la constitution d'une troisième mémoire, franco-allemande**, qui constitue une approche encore différente du souvenir de Verdun.

Lucie Lamy

Photos : © Christian Sommer

A la recherche d'une mémoire partagée avec Gerd Krumeich



© Cindy Navarre

A partir de la conférence-débat avec Gerd Krumeich, Gérard Domange, Juliette Roy et Frank Meyer le 7 mars 2014, modérée par Rémi Daviau et Laure Etienne. Un événement organisé par les étudiants du Master Etudes germaniques au Centre mondial de la paix de Verdun

Bataille de Verdun, bataille totale. Si la Première Guerre Mondiale n'est pas pour Gerd Krumeich une guerre totale, puisqu'elle a fort peu touché les civils, la bataille de Verdun, elle, peut être considérée comme une bataille totale. À Verdun, c'est la guerre qui règne. À la différence de la bataille de la Somme, l'investissement des soldats y est encore très grand : il y a un investissement tout à la fois technique, avec l'importance de l'artillerie, et physique et moral de la part des soldats. En effet, à la différence de la bataille de la Somme où le bombardement était généralisé et où il ne s'agissait pour les hommes plus que de tenir le plus longtemps possible, la bataille de Verdun est marquée par de nombreux changements de position, des attaques et des moments où l'on doit se défendre, des prises et reprises de villages. Ainsi, malgré l'impact nouveau de l'artillerie, l'investissement des soldats qui sont plongés dans cette situation absurde est plus que jamais sollicité.



© Cindy Navarre

Le mémoire de Falkenhayn. La bataille est extrêmement meurtrière puisqu'elle fait en tout 300 000 morts, et d'innombrables blessés. Elle est aussi la bataille la plus longue de la guerre, de février à décembre 1916. On peut se demander si une telle situation avait été voulue et prévue. Pour répondre à cette question, les historiographies allemande et française se sont longtemps appuyées sur le mémoire de Falkenhayn, le général allemand qui avait dirigé l'attaque de Verdun, dit "Mémoire de Noël", que Falkenhayn a publié en 1919 dans ses mémoires. Il s'agit d'un communiqué qu'il dit avoir remis au gouvernement et qui annonce que l'attaque de Verdun n'a pas pour but sa prise mais de "saigner à blanc" l'armée française, qui ne lâcherait pas cette place forte et la défendrait jusqu'à n'avoir plus d'hommes.

L'authenticité de ce mémoire a toujours été mise en doute, étant donné qu'on n'en a retrouvé aucune trace dans des archives, les autres généraux allemands ayant commandé à Verdun ont d'ailleurs démenti les dires de Falkenhayn dès les années 1920 : le but de la bataille avait bien été pour eux de prendre Verdun. Dans son livre publié en 2013, *Verdun*, l'historien Paul Jankowsky montre que ce fameux mémoire est un faux, qu'il est en réalité une légitimation a posteriori d'un plan lamentablement échoué.

La patrie française rassemblée à Verdun. L'historien Antoine Prost a en outre fait remarquer qu'il y a un fort anachronisme dans l'affirmation de Falkenhayn selon laquelle Verdun était une place à défendre à tout prix pour les Français : le fort de Douaumont avait été déséquipé au début de la guerre, Verdun n'apparaissant plus comme la place la plus stratégique à défendre à tout prix. Ainsi le mythe de Verdun n'est né qu'avec la bataille : avant février 1916, cet endroit n'était pas considéré comme un symbole. La classe politique, qui cherchait à raviver l'esprit de l'Union Sacrée, s'est emparée de cette occasion et l'attaque de Verdun par les troupes allemandes a été érigée en symbole du thème de la patrie en danger, faisant de cette place forte le lieu emblématique du rassemblement patriotique.



© Cindy Navarre

"Ils ne passeront pas, on les aura.", dira Pétain dans son discours du 8 Avril, qui concrétisera cet idéal de la nation rassemblée face à l'ennemi en créant la Noria (le système de remplacement perpétuel des troupes qui a fait que la presque totalité de l'armée française a connu Verdun, contrairement à l'armée allemande). C'est donc la construction rhétorique autour de Verdun qui est à l'origine de l'attachement fort de l'opinion publique française à Verdun.

Saigner la France. Il serait faux de croire que la théorie de la saignée de la France avait été inventée de toute pièce par Falkenhayn, car elle s'inscrivait dans des considérations populaires à l'époque en Allemagne : la France était vue comme une nation vieillie, qui n'avait plus de force, dont la population ne s'accroissait plus, elle fuyait face au plan Schlieffen, presque sans résistance. Il y avait donc l'idée bien ancrée que la France allait perdre son sang, stéréotype auquel la presse eut recours au moment où l'attaque a échoué : l'argumentaire du mémoire de Falkenhayn n'a donc pas été forgé de toute pièce.

© Cindy Navarre

Le soldat allemand face à Verdun et la question de la mémoire.

La question de l'expérience des combattants allemands à Verdun est essentielle pour la question de la mémoire qui va suivre cette bataille, et qui sera largement influencée, naturellement, par celle des anciens combattants. À la différence du soldat français qui défend son sol, le soldat allemand n'est pas porté par l'idée d'un **sens** de cette bataille, il est abandonné à l'absurdité de la guerre.



© Cindy Navarre

Les camarades du front, trahis par la nation. Dans *Erziehung vor Verdun* (1935), l'écrivain Arnold Zweig décrit comment le soldat allemand à Verdun se sent abandonné par son pays et ses supérieurs. Il ne lui reste alors que l'interaction avec ses camarades au front, si bien que se créent des liens très forts entre les soldats, qui donnent lieu à la création du mythe d'une camaraderie idéalisée à Verdun, en réaction au "coup de poignard dans le dos" de l'arrière qui abandonne ses soldats. Cette logique d'opposition entre le simple soldat glorifié et le Reich traître de Guillaume II est reprise dans l'entre-deux-guerres par les idéologies ultranationalistes. Les monuments aux morts érigés sont donc instrumentalisés par des idéologies politiques, où la camaraderie au front est presque érigée en but de guerre, instrumentalisant ainsi l'expérience vécue de la guerre.

Dans ce sens, Verdun est un lieu de mémoire pour les anciens combattants allemands de l'entre-deux-guerres. En France, cette mémoire ne transcende pas leur cercle. En 1936, les anciens combattants allemands et français se réunissent à Verdun pour une cérémonie de commémoration où Verdun est présenté comme expérience indépassable et qui témoigne du désir d'éviter toute guerre à l'avenir. Les volontés des anciens combattants allemands et français paraissent donc unies autour de l'idée de paix, même si l'on peut supposer que du côté allemand se venger tout d'abord du traité de la défaite cuisante apparaît comme la condition de possibilité d'une paix durable.

C'est en tout cas l'instrumentalisation qu'en fait Hitler qui se montre solidaire des anciens combattants en leur portant une attention à laquelle ils n'ont pas eu le droit sous la République de Weimar, notamment aux gueules cassées. Si Hitler a tenté de les séduire en leur promettant que le soldat allemand retrouverait son honneur sous le III^{ème} Reich et en présentant la guerre comme une revanche nécessaire, notamment sur Verdun, on ne peut toutefois pas dire qu'il l'ait érigé en lieu de mémoire puisqu'il ne s'est lui-même pas rendu à Verdun au moment de sa prise par les Allemands en 1940.

Le souvenir franco-allemand. Verdun, du côté français, a été immédiatement, et de manière évidente, un lieu de mémoire, et continue à l'être après 1945. Ce lieu représente naturellement, après l'expérience d'une guerre qui avait engendré une désunion profonde, la conscience d'être une nation unie. Mais ces commémorations se font sans les Allemands : lorsqu'Adenauer souhaite s'associer aux commémorations qui ont lieu à Verdun en 1956, cela lui sera refusé par De Gaulle. Il faut attendre 1984 pour qu'une commémoration franco-allemande puisse à nouveau avoir lieu à Verdun, avec la rencontre de François Mitterrand et Helmut Kohl.



© Christian Sommer

À partir de ce moment la logique de commémoration franco-allemande a été amorcée : en 1996, deux mille enfants allemands et français ont été rassemblés à Verdun, puis en 2009 les drapeaux allemand et européen ont été hissés par des troupes franco-allemandes au sommet du fort de Douaumont (occupé par les troupes allemandes durant huit mois en 1916 et au sein duquel se trouve une nécropole allemande). Le prochain combat pour Gerd Krumeich serait de mettre une plaque sur l'ossuaire de Douaumont pour indiquer la présence des ossements de 70 000 soldats allemands dans cette sépulture.

La commémoration internationale à Verdun : décryptage d'une iconographie symbolique

On le sait : les images ont un impact sur les représentations mentales. Du fait de leur fort pouvoir symbolique, elles font partie intégrante de la communication politique. Les images contribuent de manière décisive à la construction de la mémoire d'un événement.

Nous avons sélectionné quatre images relevant de l'iconographie politique, qui renvoient à des événements commémoratifs franco-allemands à Verdun. Dans quelle mesure s'inscrivent-elles dans la mémoire de la bataille, quel sens donnent-elles aux commémorations et a fortiori à la mémoire de cet événement ?

Pour ne pas réduire la mémoire à une problématique bilatérale, strictement franco-allemande, nous avons intégré une cinquième image portant sur l'inauguration du mémorial aux soldats musulmans à Verdun célébrée par Jacques Chirac et Dalil Boubakeur.

22 septembre 1984.

Devant un catafalque décoré des couleurs françaises et allemandes érigé à l'entrée de l'ossuaire de Douaumont, près de Verdun, le Président de la République François Mitterrand et le chancelier fédéral allemand Helmut Kohl se tiennent la main, en signe de réconciliation.



© Google Images

Tous deux se recueillent d'abord côte à côte, observés par la foule en retrait, pendant que retentit l'hymne national allemand. Puis, tandis que le silence se fait, Kohl tourne son regard vers Mitterrand, qui lui souffle alors quelques mots et lui tend doucement sa main. Le chancelier s'en empare en une franche poignée, et l'on devine l'émotion de l'instant sur son visage, alors que l'orchestre entame les premières notes de La Marseillaise.

Cette poignée de main symbolique, dont l'image continue de marquer les esprits, intervient pendant la soixante-dixième cérémonie de commémoration aux morts de la Première Guerre mondiale, qui s'inscrit elle-même dans un contexte spécifique : après de fortes tensions franco-allemandes au début des années quatre-vingt concernant des réformes économiques à entreprendre pour sortir de la crise, 1984 marque un nouveau rapprochement diplomatique franco-allemand emmené par

le couple Kohl-Mitterrand. Cette nouvelle phase de la construction européenne donnera notamment le jour au projet d'Acte unique européen l'année suivante.

e/w



12 juillet 1936. Devant le Monument aux Morts de Verdun, trois vétérans allemands adressent le salut nazi, imités par leurs camarades (sur la gauche de l'image) et le capitaine Brandt, héros du fort de Douaumont, tandis que leurs homologues français (sur la droite de l'image), emmenés par le général Rivière, adressent le salut traditionnel.

© BNF

Rassemblés en carré militaire, les anciens combattants se recueillent sous le regard de quelques badauds, tandis que le porte-drapeau allemand lève les couleurs nazies. Pris en plongée depuis le monument, le cliché capture l'ensemble de la scène, mais le regard est accaparé par le drapeau, dont la présence à Verdun, tant aujourd'hui qu'à l'époque, peut sembler incongrue.

Organisée par des vétérans français et suivie d'une veillée à l'ossuaire de Douaumont, la cérémonie rassemble près de quinze mille anciens combattants de diverses nationalités autour du "serment pour la paix", qu'ils jurent de préserver, vingt ans après la bataille de Verdun.

Cette commémoration intervient quatre mois seulement après la remilitarisation de la Ruhr.

e/w



13 novembre 2009. Pour la première fois, le drapeau Noir-Rouge-Or flotte sur le fort de Douaumont où reposent les corps de 600 soldats allemands morts au cours de la bataille de Verdun. Mais il n'est pas seul, le drapeau européen l'accompagne sur la fortification. Bien entendu, cela donne lieu à une cérémonie, mais rien de l'envergure d'une visite de chef d'Etat. Elus et militaires ainsi que quelques scolaires sont présents au pied du fort, mais en nombre relativement restreint, devant les trois drapeaux hissés simultanément. Pour cette cérémonie particulière, ce sont des soldats de la brigade franco-allemande, elle-même membre du Corps européen, qui ont été chargés de hisser les drapeaux.

© Mission histoire du conseil général de la Meuse, Juliette Roy

Le lever des couleurs, ou hissage du drapeau, est un rituel militaire international qui se plie à certaines règles bien définies, notamment celle de la formation en carré, suivie également par les civils. Cependant, ce sont les militaires qui occupent la position centrale du dispositif, omniprésents dans les images ci-dessous. La plongée sur la première photo et la contre-plongée sur la deuxième produisent un effet de gravité, de solennité et d'humilité, accentué par l'omniprésence et la position centrale des militaires. Le spectateur est dominé sous les valeurs partagées par l'Allemagne et la France au sein de l'Europe, symbolisées par les drapeaux qui de ce fait prennent un caractère sacré. Cela dit, ces drapeaux ont fait l'objet de disparitions inexplicables ; et bien qu'exceptionnels, ces faits divers ont soulevé quelques polémiques locales non dénuées de patriotisme voire de nationalisme.

rda

© Frank Lallemand



février 2014. Dans la crypte de l'Ossuaire de Douaumont, surplombant un parterre de 150 personnes venues de France et d'Allemagne, les drapeaux allemand et français se tiennent côte à côte. C'est la première fois que les couleurs allemandes apparaissent dans ce haut lieu de la mémoire de la bataille de Verdun. La raison ? Une plaque

ornée du nom du soldat allemand – une première également – Peter Freundl est inaugurée, en même temps que celle dédiée au soldat français Victor Manassy, dans l'édifice qui abrite les ossements de plus 130 000 hommes des deux pays.

La cérémonie est modeste, et la mise en scène classique. Formation en carré de mise, et drapeaux à l'honneur. Le choix de l'emplacement des plaques n'est pas le fruit d'un hasard. Elles occupent la cime de la voûte, visibles par tous et dominant ainsi l'assemblée. Pour autant, personne ne se tient directement dessous. Tous lèvent les yeux au moment où les drapeaux se décrochent pour dévoiler les plaques. Le timing est parfait, à un détail prêt. En effet, alors que le drapeau français se détache, conformément au déroulé, le drapeau allemand, lui, ne bouge pas. Anecdote qui alimente l'éternelle polémique sur la présence des couleurs allemandes à Verdun.

rda

Source : AFP



25 juin 2006. Sur le site de la nécropole de Douaumont, aux côtés de milliers de sépultures, le Président de la République Jacques Chirac et le recteur de la Grande Mosquée de Paris Dalil Boubakeur inaugurent ensemble, au cours des cérémonies du 90ème anniversaire de la bataille de Verdun, le mémorial aux combattants musulmans de la Première Guerre mondiale. Cet événement se déroule dans un contexte

de débats en France autour de la loi sur le "rôle positif" qu'a joué la colonisation, qui découle elle-même de l'apparition dans l'espace public au début des années 2000

des mémoires de l'effort combattant des colonies et de la décolonisation, occultées pendant presque quarante ans.

L'image est sans appel. Face à un Jacques Chirac souriant, enthousiaste, penché vers l'avant et les deux mains tendues, se trouve un Dalil Boubakeur plutôt distant, bien plus sobre et moins amical, et dont le geste n'est pas aussi accueillant que celui de son vis-à-vis. Bien que l'image semble avoir été captée avant le geste définitif, l'intention du photographe est évidente : ici, devant une gerbe bleu-blanc-rouge au pied d'une stèle aux inscriptions arabes ("ici repose en paix"), s'opposent symboliquement une France qui cherche à construire une mémoire décomplexée et un monde musulman en demande de reconnaissance.

rda

L'Algérie et la Première Guerre mondiale

Deux étudiantes algériennes de notre groupe évoquent l'implication trop souvent oubliée de leur pays dans cette guerre. Un appel à sortir ces soldats de l'oubli !



source :

Le Courrier de l'Atlas

Dans le cadre de la célébration du centenaire de la guerre 1914-1918, François Hollande aux côtés de Dalil Boubakeur rend hommage aux soldats maghrébins et africains de confession musulmane en inaugurant en février 2014 à la Grande Mosquée de Paris, un mémorial aux soldats musulmans. Le choix de ce lieu est très significatif, lorsqu'on sait que la mosquée elle-même a été érigée afin d'honorer le courage de ces mêmes soldats, morts pour défendre le drapeau français. Le Président de la République déclare que cet hommage s'adresse aux descendants auxquels il exprime toute sa gratitude.

Bombardements en Algérie

Un jour après la déclaration de guerre à la France, Philippeville et Bonne, deux villes de l'est algérien sont bombardées par des croiseurs allemands. L'Algérie fut donc le point de départ de ce conflit franco-allemand qui va durer longtemps. Suite à ces attaques, la France use de tous les stratagèmes possibles pour envoyer des troupes indigènes au feu.

Pour pallier son déficit en hommes, la France vient puiser un nombre important de ses soldats dans ses colonies : au Maghreb et en Afrique noire. «De toutes les

colonies françaises, l'Algérie fut avec l'AOF, celle qui fournit le plus de ressources matérielles et humaines à la France engagée dans la Grande Guerre», en effet au cours du conflit, entre les appelés, qui se sont pliés à la conscription instituée en 1912, et les engagés (des notables musulmans pour la majorité), environ 173000 soldats «indigènes» ont été mobilisés.

© Laure Etienne



Qu'ils soient Zouaves, Spahis ou tirailleurs, appelés aussi Turcos, les Algériens ont combattu du début à la fin du conflit, bien souvent en première ligne. Souffrant de l'isolement, paralysés par le froid et en dépit de leur manque d'instruction militaire, ils ont défendu un pays qui n'était pas le leur.

Charles-Robert Ageron précise qu'«en 1918 plus du tiers de la population musulmane indigène masculine de 20 à 40 ans se trouvait en France, soit à titre militaire, soit comme travailleurs volontaires ou requis » ; cela signifie qu'en plus de l'apport militaire à la guerre, l'Algérie a été une source considérable de main-d'œuvre et de produits agricoles, ce qui n'est pas resté sans conséquences pour son économie et sa population, on

parle par exemple de la famine de 1917-1918 qui a fait un grand nombre de victimes.

Une guerre sans mémoire

Nous avons été frappées par le fait que les récits et les témoignages sur la Première Guerre Mondiale abondent dans les rayons des bibliothèques, mais qu'on ne trouve, hélas, pas grand-chose sur l'implication des Algériens. Pourquoi cette guerre est-elle donc si absente de la mémoire ?

Le peu de récits de guerre qui ont existé ont été transmis par tradition orale et ont été altérés par le temps et l'oubli. En outre, à cause de l'illettrisme de ces jeunes paysans transformés en soldats du jour au lendemain, on ne retrouve que peu de lettres d'Algériens à leurs familles, contrairement aux poilus français pour qui l'écriture faisait partie du quotidien au front.

Commémorer, lutter contre l'amnésie des uns et des autres, tirer de l'oubli les 25 711 morts, de ces disparus, et de ces mutilés reste certes un devoir. Mais évoquer cette page commune de l'histoire de nos deux pays, est d'autant plus important pour l'Algérie d'aujourd'hui, qui a tellement besoin de se connaître et de se reconstituer...

Un siècle est passé, il est grand temps d'en parler !

sol et dia

La guerre en kabyle

Traduction de la chanson "Martin" de Si Moh

Il y a plusieurs manières de rendre justice à ces hommes, et l'art a cette force incroyable de dire les choses.

Le chanteur-auteur-compositeur kabyle Si Moh, chante «Martin» en hommage aux hommes comme aux bêtes de cette guerre, chanson qu'il a écrite, dit-il, suite à une rencontre durant ses jeunes années de lycée avec un vieillard ayant vécu et partagé l'enfer de la guerre de 14 avec Martin, son cheval.

http://www.dailymotion.com/video/xp1u4m_si-moh-martin_music

Deg utṛanci daxel n waluḍ

Au milieu de la boue des tranchées

Irkasen ttqacir leksen

En chaussures et chaussettes mouillées

Asemmiḍ lehwa d lexyuḍ

Il pleut des cordes, et il fait tellement froid

Ula i xdemn iqeffazen

A quoi servent les godillots?

M ara tnaqelḍ ad telḥuḍ

Lorsqu'on se déplaçait

Ad tṛekḍeḍ (ye) f (w) id yemmuten

On piétinait les cadavres

Lbumbat yelbent ṛṛeud

Les bombes nous impressionnaient bien plus que le tonnerre,

Tin yeylin tayeḍ attayen

Lorsqu'une bombe éclatait, une autre suivait

Şṣut n lbumbat d ayilif

Le bruit nous était insupportable

Teṭerḍeḍ tebreḍ terṣed

Une explosion, un éclair, un tonnerre

Qlil wi mneḥn ur yezlif

Peu s'en sortaient indemnes

Bum bum ta deffir tayeḍ

Boum boum, un fracas après l'autre

Ass-en iḍul mazal yenṣif

A peine entamée, la journée paraissait sans fin

Tameddit tuḡi ad taweḍ

L'arrivée du soir ne semblait que peu probable

Lbaga mazal tt-neṭṭif

Nos soldes à peine versées

Bermesyun wiss ma s-naweḍ

On ignorait si l'on survivrait jusqu'à la prochaine permission

Nedder di ġahennama

Nous vivons un enfer

Lġennet neġġa-tt deffir

Laissant le paradis derrière

Tetṭerdiq si mkul tama

Voilà que ça éclate de tout côté

Kul ġih r̄r̄saṣ yettṣeffir

Et de partout, on entend les balles siffler

Yef Imetrayuz nemḥama

On se protège mutuellement de la mitrailleuse

wa ijebbed wa yeddiggir

Lorsque l'un tire, l'autre pousse

R̄r̄sen s yidim yeḥma

Ses rênes tachées par le sang

Martin yejreḥ deg cenfir

Martin s'est fait mal à la lèvre

Refrain :

Di Igerra-nni n r̄beṣṣac

Durant cette fameuse Guerre de Quatorze

nekk d Martin nemwalaf

Martin et moi avons sympathisé

Nečča akken

Ensemble on mangeait

Neswa akken

Ensemble on buvait

Nuḡal amzun d atmaten

On est presque devenu des frères

Nmenε-as i Grosse Bertha

On échappait de peu aux coups de la Grosse Bertha

S lbumbat mi ḡ-d-tessusuf

Qui nous crachait dessus avec ses bombes et son feu

La la la la.....

La la la la

Lbecna di tmuzziḡin

Je gardais le foin dans les musettes en bandoulière

D uxbiz n uyrum berriken

Et le pain noir et la galette aussi

Wa deffir wa am tweḡfin

On se mettait comme des fourmis en file indienne

Rasyun mi ḡ-t-id ttaken

Quand on nous distribuait nos rations quotidiennes

D Rhum čuren-ay tibliwin

On nous remplissait nos gourdes de Rhum

S Rhum i γ-sseħmayen

Pour se réchauffer, on n'avait que le Rhum

S lbeqq ikurden tilkin

Termites, puces et poux faisaient partie de notre quotidien

Taguni d iyerdayen

Et nous dormions avec les rats

Heddereγ-as γef Bu Leε yun

De "Bu Leεyun" (1), ô combien je lui ai parlé

γas ur di yefhim ihess

Sans jamais rien comprendre, Martin écoutait

Nebđa taxbizt u weγrum

On se partageait jusqu'au plus petit morceau de pain,

Nečča deg yiwen n usegres

On mangeait dans la même gamelle

Kul sbaħ lilitra n Rhum

Un litre de Rhum tous les matins

Martin ad ttebđu-γ yid-s

On se l'ingurgitait Martin et moi

Di sin akken ad ay sseħmu-n

Rien de tel que le Rhum contre le froid

Akken ibγu uşemmiđ yeqqes

Si intense et hostile qu'il soit

Ayah Martin-agi d aserdun

Pour tout vous dire, Martin n'est autre qu'un cheval

zgiɣ qqareɣ-as hiiii

Je lui murmurais toujours Hiii

(1) Surnom d'un camarade, littéralement "qui a de grands sourcils"

Titre : Martin

Texte, musique et interprétation : Si Moh

Album : Tamuyli (regards) 2010

Genre : musique du monde (kabyle)

Traduction réalisée par dia, sol et jhb